

# CHRONIQUE

## CINÉMA

### *Le VIIIème Festival des Films du Monde: Quelques films de ou avec des femmes!*

*Simone Suchet*

Le VIIIème Festival des Films du Monde qui s'est tenu à Montréal du 16 au 27 août 1984 nous a permis de voir d'excellents films dont quelques rares étaient faits par des femmes; en effet, il est bien évident que les réalisatrices sont toujours minoritaires dans ce monde encore très nettement dominé par la gent masculine. Par contre, si elles sont encore peu nombreuses, elles sont souvent excellentes. De plus, je m'en voudrais de passer sous silence des performances extraordinaires de comédiennes qui ont trouvé dans un film d'hommes un rôle à leur mesure. Il faut néanmoins dire que tout avait plutôt mal commencé avec la projection du film *Tightrope* de l'Américain Richard Tuggle mettant en vedettes Clint Eastwood et Geneviève Bujold, tous deux venus à Montréal pour l'occasion. Le détective Wes Block enquête sur une série de meurtres sexuels qui sèment la panique dans les rues de la Nouvelle-Orléans; le film tente d'analyser la nature des relations somme toute assez semblables qui existent entre le meurtrier et le policier. Malheureusement le film abonde en clichés de toutes sortes et exploite trop systématiquement la violence faite aux femmes. Dans ce film d'hommes, les femmes sont réduites à rien si ce n'est à quelques morceaux de chair, et ce n'est pas le personnage au demeurant fort sympathique mais beaucoup trop schématisé de la directrice d'un centre de victimes de viol que joue Bujold qui change quoi que ce soit à l'affaire!

Le film du Hongrois Peter Bacso a rétabli un peu les choses, grâce à la présence radieuse de Dorottya Udvaros qui, dans le rôle d'une comédienne condamnée à la déportation à la campagne, joue avec une touchante simplicité et une drôlerie empreinte de tristesse. Délicieuse et juste dans n'importe quelle situation, elle s'est mérité le prix d'interprétation féminine. Trophée

qu'on aurait aimé pouvoir également donner à la sublime Angela Punch McGregor, bouleversante interprète du très poignant *Annie's Coming Out* de l'Australien Gil Brealey. Ce film raconte l'histoire vraie d'Annie O'Farrell, victime de paralysie cérébrale et enfermée dès l'âge de 3 ans à Brentwood, une institution tout à fait inadéquate, mal gérée, où médecins et infirmières, persuadés que tous ces enfants n'avaient pas la moindre lueur d'intelligence, les abandonnaient à leur triste sort. Un jour est arrivée Jessica Hathaway, une éducatrice sensible et passionnée par son métier, qui a su voir qu'une réelle intelligence habitait les corps de ces enfants et en particulier d'Annie. Jessica, décidée à sortir Annie de ce cauchemar, n'hésitera pas à mettre en jeu sa réputation professionnelle et sa vie personnelle dans ce seul but; elle y réussira après d'innombrables difficultés. Que faire, devant un sujet d'une telle intensité à la fois dramatique et émotive si ce n'est s'effacer, et c'est ce qu'a fait avec une rare intelligence et une sensibilité respectueuse Gil Brealey. Son film est un modèle de sobriété et d'efficacité: l'horreur jaillit tout simplement de l'accumulation de situations ridicules, de l'observation minutieuse des faits et gestes quotidiens, de l'attention soutenue aux détails. Pour jouer le rôle d'Annie, on a choisi Tina Maugham, elle aussi victime de paralysie cérébrale: la performance qu'elle donne est digne des plus grands éloges. L'intelligence vive et sensible qu'on sent dans le moindre de ses sourires, dans ses regards qui s'illuminent lorsque Jessica s'approche, sont la meilleure justification de la lutte de cette dernière et du film. Jessica, c'est la superbe Angela Puch McGregor qui s'est totalement investie dans ce rôle ingrat. Juste, émouvante à chaque instant, elle porte littéralement le film sur ses épaules. Magnifique!

*La Pirate* de Jacques Doillac n'est rien qu'un sordide psychodrame à cinq per-

sonnages – trois protagonistes et deux témoins – mais il nous permet d'apprécier l'immense talent de la comédienne Jane Birkin. *La Pirate* nous raconte une triste histoire d'amour et de passion mal assouvie à laquelle nous ne comprenons pas grand-chose car nous prenons le film en marche. Résultat: nous demeurons plutôt froids devant ces pleurs continuels, ces cris incessants, ces vociférations, ces étreintes sauvages et toujours inassouviées. Le film progresse par hoquètement successifs à un rythme endiable jusqu'à la mort d'Alma: là soudain tout se fige, tout s'arrête dans un moment d'une beauté magique. Le film est très beau visuellement mais ne réussit jamais à nous émouvoir véritablement et c'est bien dommage, d'autant plus que Jane Birkin est bouleversante. Elle se donne véritablement corps et âme à ce personnage d'Alma et à ce film auquel elle croit dur comme fer. Alma, cette femme fragile qui revendique avec une fureur désespérée le droit à être dominée, criant "Et imagine que je ne veuille pas être libre!". Alma, cette femme insécure, même pas consciente de son charme et qui ressemble un peu-beaucoup à Jane Birkin, une actrice qui a su passer des rôles de jeune évaporée à ceux de femme angoissée, une actrice en pleine possession de son talent et une femme fascinante et fière d'avoir atteint la maturité.

Film d'homme, mais mettant en scène un superbe personnage féminin, *Le Journal d'Edith*, de Hans W. Geissendorfer, est l'adaptation du roman du même titre de Patricia Highsmith. Le réalisateur a transplanté le cadre physique de l'Amérique banlieusarde où se déroulait le roman à celui d'un quartier résidentiel de Berlin; il en a également changé l'époque, passant des années soixante au présent. Le centre d'intérêt est Edith, une jeune femme idéaliste qui aspire à un monde meilleur; pour l'obtenir, elle s'engage politiquement et elle se réfugie dans le

monde idéal de son journal intime. Son fragile équilibre est violemment brisé lorsque son mari la quitte, et que son fils devient alcoolique. Ne pouvant plus faire face à cette pénible réalité, Edith se confie de plus en plus à son journal jusqu'au jour où elle perd tout contact avec le monde réel. Mais son fils est là qui l'aime d'un amour fou et qui a tout compris; sacrifiant son existence personnelle il lui propose de l'emmener avec lui dans un ailleurs qui n'appartiendrait qu'à eux deux. Malheureusement, le destin d'Edith en décidera autrement. Le film de Geissendorfer est en tous points admirable: sa mise en scène se fait parfois sombre et claustrophobique et traduit bien le piège qui se referme de plus en plus sur Edith ou, au contraire, lumineuse et aérée pour exprimer les rêves d'Edith. La scène finale où les deux mondes se rejoignent est une véritable explosion de joie et de bonheur... Angela Vinkler est Edith, superbe de fragilité et de désarroi. Son regard sombre de biche aux abois nous hantera encore longtemps après qu'on aura tout oublié de ce film superbe.

La réalisatrice tchèque Vera Chytilova nous raconte dans *L'Après-midi d'un faune* les mésaventures cocasses d'un séducteur sur le retour qui, terrifié à l'idée horrible de ne plus pouvoir séduire, essaie de mettre les bouchées doubles. La vivacité du récit, la drôlerie des dialogues, le comique irrésistible des situations, la mobilité ravie d'une caméra qui virevolte à droite et à gauche, et l'interprétation de tous les comédiens confèrent à cette oeuvre un ton extrêmement sympathique et léger très appréciable et apprécié dans le cadre d'un Festival habituellement plus porté à la gravité.

Marta Metsaros, cinéaste hongroise et présidente du jury de ce même 8ème FFMM nous a présenté *Journal intime*, son dernier film, dont le sujet autobiographique lui tenait à coeur depuis fort longtemps. Une jeune fille rentre en Hongrie à la fin de la deuxième guerre mondiale après avoir vécu en URSS pendant plusieurs années; son père, sculpteur célèbre, a disparu et sa mère est morte. A travers le portrait sensible et attachant de cette adolescente avide de vivre, c'est toute une époque mal connue qui se révèle peu à peu grâce à de nombreux documents d'archives – extraits de films, actualités, défilés de mode – très naturellement intégrés au récit. Heureux mélange de fiction et de documentaire,

*Journal intime* est un film tendre et nostalgique et jamais dépourvu d'intérêt. *Vigil*, du jeune réalisateur néo-zélandais Vincent Ward, touche aussi à l'adolescence d'une jeune fille. Plus jeune que l'héroïne de *Journal intime*, Toss, un garçon manqué, est dotée d'une imagination débordante et vit dans une ferme située dans une vallée sauvage et reculée de Nouvelle-Zélande en compagnie de sa mère et de son grand-père, un vieil original; son père s'est tué en tombant dans une crevasse. Le film évoque l'éveil de Toss à la sensualité et à elle-même. Le scénario est malhabile, parsemé de clichés, et le récit s'essouffle parfois; pourtant le film vibre d'une atmosphère sauvage et troublante. Ward a un sens indéniable de la composition et de l'imagerie visuelle et il sait utiliser des décors hallucinants de beauté d'une façon très suggestive. La jeune Fiona Kay (Toss), est énigmatique à souhait.

Dans la série Comédies et Proverbes, le Français Eric Rohmer poursuit son analyse des sentiments et des relations humaines; cette fois-ci, il a choisi d'illustrer le proverbe suivant: "Qui a deux femmes perd son âme, qui a deux maisons perd sa raison". Louise est jeune, extrêmement séduisante et elle a la nostalgie de son adolescence pas très lointaine. Elle aime sortir, voir des amis. Lui, est casanier et se satisfait de sa seule compagnie. Parce qu'elle aime parfois être seule, elle se garde un petit appartement à Paris. Arrivera ce qui devait arriver! Voilà l'histoire douce-amère que Rohmer nous raconte dans son dernier film *Les nuits de la pleine lune*. Rohmer joue avec virtuosité des décors, des cadrages et de la lumière et, bien évidemment, des dialogues... magnifiques, ironiques, ciselés par un orfèvre en la matière et dits avec un naturel saisissant par des comédiens tous excellents. Il faut dire – et c'est là où Rohmer excelle tout particulièrement – que ces dialogues collent parfaitement aux personnages et les expriment dans leur vérité la plus intime. Pascale Ogier, évanescence, superbe d'élégance et de délicatesse, est une Louise plus vraie que nature: elle a obtenu à Venise un prix d'interprétation tout à fait mérité.

#### Les jeunes...

Il y a vingt ans, les principaux cinéastes de la Nouvelle Vague avaient tourné un film à sketches sur certains quartiers de Paris; en cette année 1984, certains jeunes réalisateurs ont repris le flambeau et cela

donne Paris vu par... vingt après. Sur les six sketches, trois sont à retenir: *J'ai faim, j'ai froid* de la réalisatrice belge Chantal Ackerman, *Rue du Bac* de Frédéric Mitterand et *Rue Fontaine* de Philippe Garrel. Ackerman, c'est la vivacité percutante d'un récit réduit à l'essentiel; Mitterand, c'est la beauté triste d'un texte qui chante la douleur d'un amour qui jamais ne meurt; Garrel, c'est le rythme contemplatif et les plans méditatifs sur les visages et les lieux. Chantal Ackerman dans *L'Homme à la valise* joue son propre rôle; rentrant chez elle après une absence de deux mois, elle y retrouve un ami d'un ami. C'est l'histoire de cette co-habitation forcée qu'elle nous raconte sur un ton burlesque et inquiétant tout à la fois. *La Femme de l'hôtel* de Léa Pool, cinéaste québécoise d'origine suisse est indéniablement un des meilleurs longs métrages faits au Québec depuis de longues années. Alors qu'elle tourne un film, la cinéaste Andréa Richler rencontre une femme, Estelle, qui pourrait bien être le personnage dont elle raconte l'histoire. La réalité devient plus forte que la fiction et, à partir de là, se tisse un réseau complexe de relations entre Andréa, Estelle et la comédienne-chanteuse dont Estelle est le modèle bien involontaire. Trois femmes ou plus exactement trois facettes d'une même femme. Ce film très élégant est un modèle de réussite formelle (cadrages, photographie, travellings majestueux, composition); il est soutenu par un scénario magnifique qui lie avec grâce et intelligence fiction et réalité et qui met en scène des personnages qui vivent et souffrent sous nos yeux. L'interprétation des trois comédiennes (Louise Marleau, Paule Baillargeon et Marthe Turgeon) est excellente.

#### et le mythe

Maximilian Schell s'est fait réalisateur pour nous tracer l'authentique portrait d'un mythe, celui de Marlène Dietrich. Même si on ne voit jamais Marlène (elle a refusé qu'on la photographie), elle est tout de même incroyablement présente grâce à sa voix, ses réparties souvent cassantes et toujours drôles, ses commentaires fréquemment ironiques, le regard très lucide qu'elle jette sur elle-même et sur sa carrière et, bien sûr, grâce à des extraits de ses films et des documents sur sa vie. Mythe de l'actrice Marlène Dietrich, mythe d'un cinéma magique et aujourd'hui révolu, *Marlène* est un film fascinant comme la femme

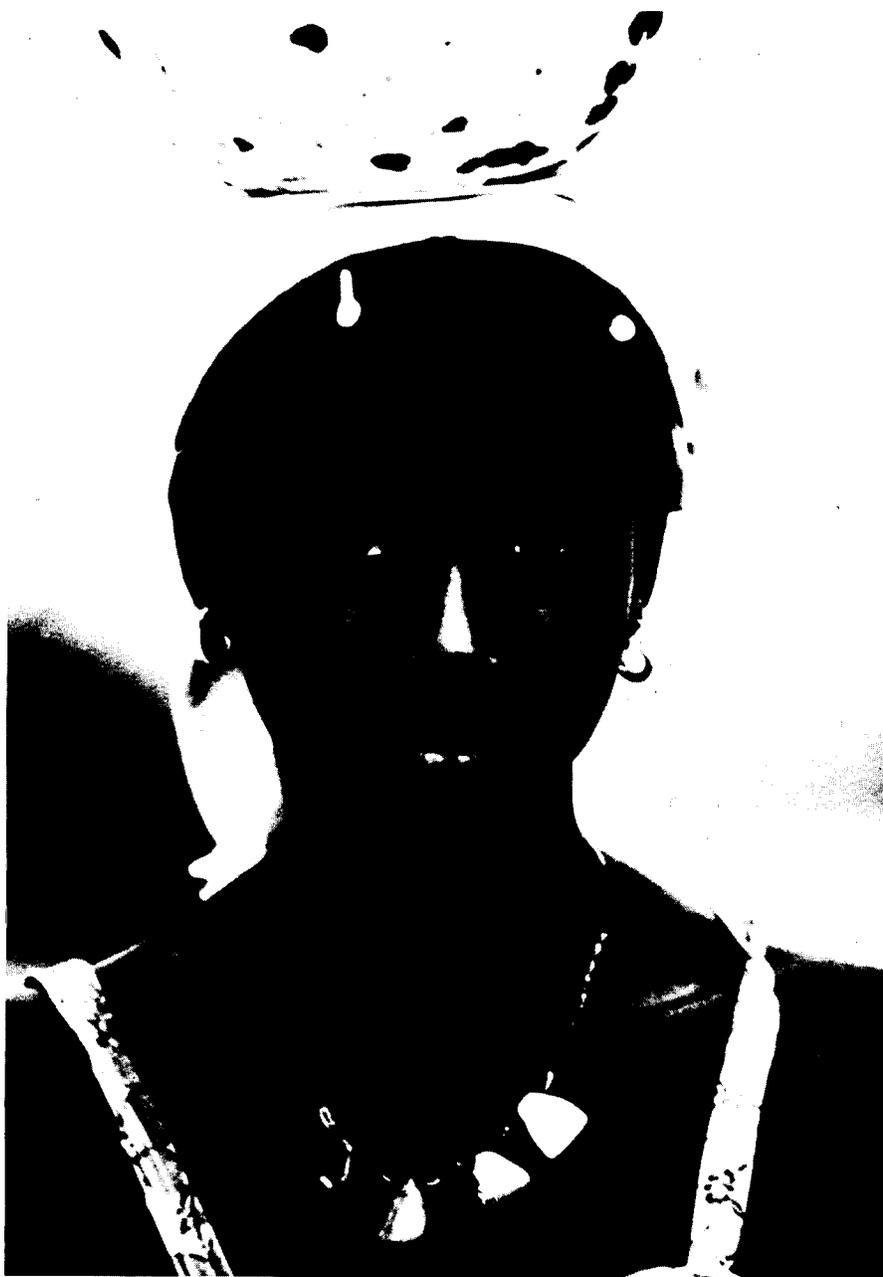
superbe dont il est le portrait. De plus, Schell s'est totalement impliqué dans ce film où il se révèle, dévoile ses inquiétudes comme réalisateur et devient une véritable réflexion sur le cinéma et sur le mythe de l'acteur.

Bien sûr, si on fait le bilan, il faut reconnaître que la part accordée aux femmes tient encore la portion congrue – sans doute – congrue mais belle car on s'aper-

çoit de plus en plus que les femmes savent être drôles, audacieuses, lyriques, qu'elles abordent des sujets de plus en plus variés et s'affirment en tant que cinéastes à part entière – même si le regard posé sur les choses et sur les êtres demeure féminin. Et il faut aussi rendre grâce à quelques hommes qui comprennent et aiment les femmes et savent leur offrir des rôles complexes et attachants.

Des réalisatrices, plusieurs nous ont touchés, Ackerman, Pool, Metsaros; des comédiennes, plusieurs nous ont bouleversés, Birkin, Vinkler, Marleau. Que demander de plus!

*Simone Suchet est membre-présidente de l'Association québécoise des critiques de cinéma.*



*Credit: Chris McFarlane; supplied by CUSO*